

La foule et la parole publique
Marc 3,7-12

Jésus se retira vers la mer avec ses disciples. Une grande foule le suivit, venue de Galilée, de Judée, de Jérusalem, d'Idumée, de Transjordanie et des environs de Tyr et de Sidon. Une grande foule, apprenant tout ce qu'il faisait, vint à lui. Il dit à ses disciples de tenir à sa disposition une barque, pour que la foule ne le presse pas. En effet, comme il guérissait beaucoup de gens, tous ceux qui avaient des maladies se jetaient sur lui pour le toucher. Les esprits impurs, quand ils le voyaient, tombaient devant lui et s'écriaient : Toi, tu es le Fils de Dieu ! Mais il les rabrouait avec sévérité pour qu'ils ne parlent pas de lui.

Qui est cette foule qui presse Jésus ? Qui est ce personnage biblique qu'on appelle : « la foule » et qui se déplace à l'instinct, sans volonté propre, mais comme une masse dont la propriété particulière serait d'être attirée par un certain type de discours et de gestes, sans chercher à en comprendre la signification.

Jésus parle, il enseigne, mais il soigne aussi, il libère des vies qui se voyaient enfermées dans la fatalité, il ouvre devant tous ces gens un horizon.

Quand Jésus se retire vers la mer, il vient de déclencher la haine des Pharisiens et des Hérodiens qui l'ont vu guérir un paralytique le jour du sabbat. Il a enfreint la loi, du moins telle que la comprennent les spécialistes d'alors. En faisant cela, Jésus a pris parti pour le paralysé, il a choisi la vie de cet homme contre la contrainte des autorités. Désormais, il est menacé.

La Parole publique est un acte risqué. Parce qu'étant publique, elle est toujours politique. C'est vrai aussi de la parole religieuse qui est dite en public. On peut prêcher en restant strictement à l'intérieur d'un texte biblique et en dire ce qu'il dit depuis des siècles, avec les mêmes mots. Alors, la Bible se conserve elle-même dans la tradition devenue comme du formol. On pourrait croire que cette façon de faire immuable, sans prise sur le monde dans lequel est lu le texte, n'a aucune portée politique, mais il n'en est rien : le seul acte de lire un texte vieux de plusieurs centaines d'années à des contemporains qui ne vivent plus dans le même contexte reste un acte politique, même s'il feint de ne pas en être un. Cette lecture qui semble ne pas sortir du cadre du religieux, agit, dans son écart même avec la réalité présente, comme une négation du changement, comme une prise de pouvoir sur la vie même qui modifie sans cesse les choses et les êtres.

Prendre la parole pour parler de la relation de l'homme à Dieu est un acte politique, car il concerne notre rapport à Dieu, mais aussi, essentiellement, notre rapport aux autres.

Quand Jésus prend la parole dans la synagogue ce jour-là, il refuse la tradition qui sclérose le sabbat et, en le réinterprétant, il révèle la crise qui divise les spécialistes de la loi et les foules qui cherchent désespérément un salut que le

religieux leur refuse. Il tient un discours *a-religieux* pour redonner sa signification au religieux. Il retire au sabbat son caractère traditionnel, pour lui redonner sa signification : Dieu se repose quand l'homme fait advenir lui-même le règne de Dieu, quand l'homme dépasse la tradition du sabbat en mettant en acte la signification du sabbat.

Mais très vite, Jésus se trouve pris entre deux risques ; d'où sa demande faite aux disciples de mettre à sa disposition une barque pour parler publiquement. Debout dans sa barque, Jésus s'installe dans la précarité de la parole publique, il parle et pose ainsi un acte qui lui fait prendre deux risques. D'un côté, il y a ces foules : « *Lassées et abattues, comme des moutons qui n'ont pas de berger.* » (Mt 9:36) ; de l'autre, il y a les Pharisiens, et les Hérodiens, dont on dit qu'il est « *navré de les voir aussi obtus* » (Marc 3:6). La Parole de Jésus est au milieu de deux publics qui ont chacun leur faiblesse : ce que cette crise révèle, c'est que la moisson du Seigneur n'a pas les ouvriers qu'elle devrait avoir.

En effet, la vision dogmatique que les Pharisiens et les Hérodiens se font du religieux ne leur permet pas de travailler au salut de qui que ce soit ; ils se croient dépositaires d'une loi qu'ils ont transformée en carcan et qui ne répond à aucun besoin des foules. De leur côté, les foules qui se pressent vers Jésus sans autre vision que leur manque, ne peuvent plus se tourner vers des instances religieuses qui nient leur soif de salut. La rupture entre les deux partis est consommée. Et au milieu, un homme se tient sur l'élément mouvant de la mer pour risquer une parole devant des autorités qui veulent le voir disparaître et devant une foule qui, à force de le presser, le fera disparaître.

Les chefs religieux et politiques que Jésus vient de laisser à la synagogue se définissent par leur pouvoir et leur certitude de tenir la vérité sur le salut de Dieu. Les foules, elles, se définissent par leur soif de salut, leur manque, leur misère. Et le plein des uns ne comble pas le manque des seconds.

Comme un essaim d'abeilles qui n'a plus de ruche, la foule, qui n'a plus de lieu où déposer son manque se déplace, sur des kilomètres parfois,

le jour, comme à la nuit tombée, avec pour seul but de rejoindre un homme que la réputation précède et qui lui semble être la solution à tous ses problèmes.

La foule, dans les Évangiles, est tantôt émouvante par son errance, tantôt effrayante par ce qu'elle porte en elle de violence. Tous ces « *esprits impurs* » dont parle le texte et qui accompagnent la foule, sont autant de fléaux, d'afflictions, de maladies, qui blessent l'humanité. Ces esprits impurs sont la raison d'être de la foule. Et même si, dans le récit de l'Évangile de Marc, ils rendent témoignage à Jésus comme Fils de Dieu, c'est pour mieux le tenter en lui attribuant une posture de héros, là où ils devraient reconnaître son engagement d'enfant de Dieu. Jésus rabroue ces *esprits* qui voudraient le pousser à agir en Dieu sur la terre et à produire des actes de puissance.

Jésus veut éviter à cette foule l'illusion qui jusque-là la met en mouvement. Cette illusion, c'est celle d'un homme providentiel, qui porterait tous les malheurs des foules, toutes leurs erreurs, tout leur péché. La solution aux manques des hommes n'est pourtant pas dans le pouvoir d'un seul ; dans la personnalité d'un chef qui harangue la foule en lui promettant des lendemains qui chantent ou en provoquant des prodiges.

D'ailleurs, la foule qui suit Jésus et le presse pour obtenir la guérison et le salut est la même, qui, à la Pâque de l'année suivante criera pour exiger qu'on le crucifie. N'est-ce pas avantageux qu'un seul meure pour les excuser tous ?

La parole publique de Jésus s'adresse à chacun dans son cœur, et ne cherche pas l'emprise sur son auditoire pour le constituer en une foule facile à manier. Sa parole est enseignement, appel à la conscience individuelle, édification de la foi singulière de chacun. Mais comment une foule pourrait-elle recevoir un tel discours d'édification ? Peut-on déléguer sa foi à une foule ? Le propre d'une foule, c'est de se constituer sur une fiction d'unité.

Dans une manifestation, chacun a d'abord tendance à croire que tous ceux qui manifestent, en même temps, dans le même endroit et parfois sous les mêmes slogans, le font pour les mêmes raisons que lui.

C'est d'ailleurs une fiction très utile pour mobiliser des forces propres à contester un pouvoir en place. Mais cette unité fictive montre ses failles dès lors qu'il s'agit de construire ou de faire des propositions et que chacun se rend compte que les aspirations de ceux qui constituent la foule sont multiples et parfois antagonistes.

Chacun reprend alors ses raisons propres et seul le dialogue entre les individus peut aboutir à une construction collective. Si ce dialogue n'est pas possible, alors la place reste vacante pour un chef qui se déclare le seul capable d'imposer une unité

de façade qui sert ses intérêts propres en entretenant l'illusion d'une conscience collective.

Si Jésus se préserve de la foule comme d'une masse capable de l'écraser dans son ministère même, comment défendre le modèle de l'église, de l'*ecclésia*, de l'assemblée ? Après tout, le mot *foule* en grec se dit *plèthos*, et veut dire à la fois *multitude* et *assemblée*. La foule qui suit la figure de Jésus est, à d'autres endroits de la Bible, valorisée comme le symptôme d'une religion qui réussit à faire beaucoup d'adeptes. Dans le livre des Actes des Apôtres, quand Pierre prononce son discours, devant la foule, ce jour-là, il est tellement éloquent que le texte précise que « *trois mille personnes furent ajoutées* » (Actes 2:41)

N'est-ce pas le propre du christianisme d'attirer les foules par la parole ? Son universalisme ne rime-t-il pas avec son prosélytisme ?

Comme Jésus en son temps, nos églises d'aujourd'hui n'ont pas vocation à croître sur les manques des foules auxquelles elles s'adressent, mais à annoncer une espérance à ceux qui la cherchent, sans utiliser ce manque.

Elles n'ont pas non plus vocation à recréer, comme les pharisiens en leur temps, des discours culpabilisant qui intimement aux foules l'idée qu'elles ne seront jamais conformes à un attendu religieux, à cause de leurs manques, de leur difficultés de vie, ou de leur soif de guérison.

La situation de l'Église de Jésus-Christ, est celle de la barque dans laquelle Jésus a prêché. Entre deux rives, dans l'équilibre précaire d'une parole reçue puis adressée, cette nef n'est pas une fin en soi, mais un véhicule de l'amour de Dieu pour l'humanité. La parole reçue dans de multiples traditions successives jusqu'à nos jours est adressée à une multitude de personnes qui ont chacune une vie singulière et qui ne peuvent se réduire à n'être qu'un élément dans une foule. Cet équilibre précaire, entre réception et annonce, c'est le risque qu'il faut prendre pour annoncer l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui. Le risque de l'interprétation des textes, le risque de l'actualisation d'un témoignage qui n'en finit pas de nous parler, mais qui a tôt fait de devenir lettre morte dès qu'on l'érige en dogme.

Nos églises ne prêchent pas pour faire du chiffre, et si d'aventure elles attireraient plus de membres ou plus de sympathisants, ce ne serait pas leur nombre qu'il faudrait alors mesurer, mais plutôt si la moisson du Seigneur a trouvé, en ceux qui s'approchent de lui, des ouvriers pour sa moisson, des artisans du règne de Dieu. Et cela, Dieu seul peut le savoir.

La foule que décrit la Bible, c'est la multitude des êtres humains qui cherche l'amour de Dieu dans leur vie. À nous de faire connaître à chacun cet amour infini qui relève et qui émancipe la conscience de chacun.

AMEN.